

HABIB SELMI

Souriez, vous êtes en Tunisie!

roman traduit de l'arabe (Tunisie) par Françoise Neyrod

Sindbad
ACTES SUD

Rien n'a changé dans la résidence, à part les plantes : elles ont bien grandi ; les cyprès, les lauriers-roses sont hauts maintenant, et donnent de l'ombre.

Je n'ai eu aucune peine à la trouver malgré les constructions qui ont poussé comme des champignons tout autour, car elle est située dans la rue principale Abou al-Qâssim al-Châbí, tout près du poste de police que l'on ne peut ne pas voir, même la nuit.

Une longue allée recouverte de pierres traverse le parc, et de là, d'autres, plus petites, mènent aux immeubles de la résidence. Je l'emprunte en traînant ma grosse valise, et grâce à la lumière de la rue, je parviens à éviter les trous, les chats qui courent parmi les détritrus, la nourriture que les habitants ont jetée là. Je ne trouve pas le bouton de l'électricité dans l'entrée de l'immeuble où habite mon frère Ibrahim et je gravis l'escalier à tâtons, dans le noir. Il n'y a que quatre étages, Ibrahim est au dernier ; il ne pourrait supporter d'habiter à un autre étage, quel qu'il soit, car la seule pensée que des hommes et des femmes mangent, dorment, se lavent, font l'amour, pissent, défèquent "juste sur ma tête", comme il le dit, serait un véritable tourment et lui rendrait la vie impossible.

Ibrahim me serre longuement, affectueusement, contre lui. De tous mes frères, c'est lui qui m'est le plus proche, car

nous sommes presque du même âge : je n'ai qu'un an de plus que lui. Mais Yousra, sa femme, ne m'embrasse pas cette fois-ci. Elle me tend la main, de loin, et c'est à peine si elle prend la mienne. Je trouve ce comportement très étrange, et je ne comprends qu'au moment où Ibrahim me dit :

— Tu as vu, Yousra porte le voile.

Et comme pour bien montrer qu'il n'y est pour rien, il précise :

— C'est elle qui l'a décidé... Moi, je ne m'en suis pas mêlé.

Yousra hoche la tête :

— Cela faisait un moment que j'y pensais. Et Dieu – qu'Il soit loué – m'a ouvert les portes du Bien...

Wael, leur fils unique, se précipite vers moi et se jette dans mes bras. Je ne m'attendais pas à le voir à une heure aussi avancée, demain n'est pas un jour de congé. Ibrahim m'explique qu'il a voulu rester éveillé jusqu'à mon arrivée; pour me saluer, me voir car il entend beaucoup parler de moi, mais surtout pour savoir ce que je lui ai apporté comme cadeaux. Car Yousra ne parlait que de cela, depuis qu'elle savait que j'irais les voir.

Je lui donne une boîte de chocolats; je l'ai achetée à la boutique duty free à Orly pour me débarrasser de la monnaie qui encombrait mes poches. Yousra fait remarquer qu'elle connaît bien ces boîtes, beaucoup de ses voisins en achètent pour leurs enfants au grand magasin français Carrefour qui s'est ouvert il y a deux ans à Tunis; elle veut dire par là que le cadeau n'est pas cher, qu'il ne correspond en aucune façon à ce qu'un homme comme moi, qui vis en France, se doit de rapporter, après une longue absence, au fils unique du frère qui lui est le plus proche.

Heureusement, j'ai acheté autre chose pour Wael; en fait, pour moi, la boîte de chocolats n'était pas vraiment

un cadeau. Et pour dissiper tout malentendu, je me hâte de préciser, avant que nous nous installions autour de la table où se trouvent les plats que Yousra sait être mes préférés, que j'ai deux cadeaux pour lui. Je demande à Ibrahim de me donner tout de suite la valise, je l'ouvre, je prends un sac en plastique et le tends à Wael, qui me regarde faire, les yeux brillants. Sans attendre, il y plonge la main, en sort le pantalon et la chemise que je lui ai apportés, et les tend à Yousra, comme si le cadeau n'était pas pour lui, mais pour elle.

La chemise est marron, le pantalon bleu clair, et l'étoffe est de très bonne qualité ; c'est ma femme Catherine qui les a choisis. J'avais tenu à ce qu'elle m'accompagne pour les acheter car je me fie entièrement à son goût, surtout pour ce qui concerne les enfants. J'étais sûr qu'ils plairaient beaucoup à Ibrahim et à Yousra, mais je craignais un peu qu'ils ne soient pas à la taille de Wael ; en effet, je ne l'avais pas revu depuis cinq ans, et ne me souvenais plus très bien de l'âge qu'il avait à ce moment-là.

Yousra ajuste son voile. D'une main, elle saisit la chemise, de l'autre, le pantalon ; elle les examine, elle ne prononce pas un mot. Je comprends que je n'ai pas pris la bonne taille, ils sont beaucoup trop grands.

— Il les portera l'été prochain, dit Ibrahim.

Et il essaie de me consoler un peu :

— La chemise est très belle, et le pantalon encore plus. Les vêtements français et italiens, c'est ce qu'il y a de mieux.

Yousra hoche la tête. Les vêtements lui plaisent, cela se voit, mais elle est contrariée que son fils ne puisse les porter tout de suite, qu'il doive attendre toute une année. Elle est comme la plupart des femmes du quartier, elle aime faire étalage de ce qu'elle a. Elle aurait voulu que Wael, dès le lendemain matin, au saut du lit, enfile ses nouveaux habits, pour que ceux qu'elle connaît et même ceux qu'elle ne

connaît pas, tous dans le quartier le voient, tous sachent que son oncle qui vit à l'étranger lui a apporté des cadeaux très chers.

Je fais semblant de n'avoir rien remarqué :

— C'est Catherine qui les a choisis.

Ibrahim palpe l'étoffe :

— Dieu soit loué... Elle a du goût... Elle sait bien choisir.

Yousra plie soigneusement les vêtements, les replace dans le sac. Puis elle quitte le salon pour accompagner Wael qui va se coucher. Le silence s'installe, lourd. D'habitude, j'ai beaucoup à dire quand je retrouve Ibrahim après une longue absence. C'est un vrai déluge de questions : comment va le travail ? La vie ? Comment cela se passe-t-il avec nos frères et leurs épouses, avec nos sœurs et leurs maris ? Et avec les autres, proches ou moins proches, ceux qui vivent encore dans la ville de Majâz al-Bâb, là où nous sommes nés tous, et ceux qui sont partis à Béja, dans le Nord ? Quand j'en ai assez de poser des questions, je plaisante, je lui rappelle des histoires du temps passé, et nous en rions. Mais là, je n'ai vraiment pas envie de parler. Je sais bien que Yousra est de ce genre de femmes qui ne se déclarent pas facilement satisfaites, surtout s'il s'agit de cadeaux qui viennent de l'étranger, et qu'elle dit très franchement ce qu'elle pense de ce qu'on lui offre. Je sais aussi qu'elle m'aime bien, et qu'elle est vraiment contente quand je viens les voir. Mais là, je dois bien le reconnaître, je ne comprends pas son attitude. Vraiment, je ne m'attendais pas du tout à ce qu'elle réagisse ainsi, à ce qu'elle soit contrariée à ce point pour une raison aussi futile.

Ibrahim devine que je ne suis pas à l'aise ; il me demande comment s'est passé le voyage, à quelle heure l'avion a décollé d'Orly, combien de temps il a fallu pour venir de

Paris à Tunis. Évidemment, il fait de son mieux pour que nous engagions la conversation. Comme je lui répons à peine, il se lève, allume le téléviseur :

— Bientôt, il y aura les informations.

Nous commençons juste à écouter les nouvelles, quand Yousra nous rejoint ; elle regarde un moment, mais cela la met de mauvaise humeur :

— Nous sommes fatigués de ces paroles qui ne veulent rien dire, déclare-t-elle avec impatience. Éteins.

Puis elle désigne la table :

— De toute façon, nous allons manger, le repas refroidit.

Nous terminons le repas, je prends le premier verre du thé vert à la menthe que Yousra a voulu absolument préparer pour moi, alors que je n'y tiens pas particulièrement à une heure aussi tardive. Je vois que j'ai laissé ma valise ouverte par terre. Et je me souviens des cadeaux que j'ai pour Yousra et Ibrahim ; je les avais oubliés, tellement nous étions occupés avec ceux de Wael. D'habitude, quand j'arrive chez eux le soir, je ne les leur donne que le lendemain matin. Mais cette fois-ci je tiens absolument à m'acquitter de cela avant que nous allions tous dormir.

Je veux me débarrasser tout de suite, le plus vite possible, de la question des cadeaux. J'aimerais aussi leur faire oublier ce qui s'est passé tout à l'heure avec Wael, me faire pardonner mon erreur en quelque sorte.

Je pousse un grand soupir de soulagement : Yousra est ravie de ce que je lui offre, une sorte de chemisier en soie. J'avais demandé à Catherine de lui acheter un vêtement de bonne qualité, mais je ne savais pas qu'elle était voilée ; le chemisier est à manches courtes et devant il est transparent. Yousra le repose dans la boîte en carton :

— Merci beaucoup.

— Tu portes le voile et tu vas mettre un chemisier comme celui-ci? s'étonne Ibrahim.

Elle rit :

— Et alors? Je le porterai à la maison, quand je serai seule. Pour sortir, je mettrai par-dessus le *safsâri**, et personne ne le verra.

— Un chemisier comme celui-ci? Il faut que les gens le voient... Sinon à quoi bon le porter?

— Tu le verras, toi, dit-elle, un peu câline, un peu mutine.

Ibrahim prend la chemise que je lui ai apportée :

— Demain, je la porterai... Une belle chemise comme celle-ci, qui vient de Paris... Il faut que tous mes collègues au bureau la voient.

Puis il se tourne vers moi :

— Maintenant, en Tunisie, on voit de tout avec le voile...

Yousra pose sur lui ses grands yeux noirs. Elle sourit :

— Qu'est-ce que tu veux dire?

Sa question me surprend, je pensais qu'elle garderait le silence, maintenant qu'elle porte le voile. Mais non, elle n'hésite pas à prendre la parole quand elle veut, comme je l'ai toujours vue faire. Il me semble qu'elle a toujours en elle, malgré le changement survenu dans son apparence extérieure, ce qui la rendait différente des autres, qui faisait que je l'appréciais, que j'aimais bien parfois évoquer franchement avec elle la situation des femmes. Ce que je ne pouvais me permettre avec mes autres belles-sœurs, avec qui la conversation n'allait jamais au-delà de ce qu'exigent la politesse et les bonnes manières.

— Je veux dire que les Tunisiennes sont voilées. Mais qu'elles n'abandonnent pas le jean moulant...

* Voile blanc porté par-dessus les vêtements. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

— Et pourquoi veux-tu qu'elles l'abandonnent?... Du moment qu'elles portent par-dessus un vêtement ample.

— Et le mini?

— Quelle différence entre le mini et le jean? L'essentiel est que la femme soit couverte devant les hommes.

Ibrahim reste un moment silencieux, puis il ajoute avec malice :

— Et ce n'est pas tout... J'ai entendu dire que certaines femmes voilées portent un string.

Yusra part d'un grand rire. Ibrahim rit, lui aussi :

— Tu t'imagines... Le voile dessus, et le string dessous!

Il se tourne vers moi, me regarde bien en face : peut-être vais-je donner un avis sur la question. Mais je ne dis rien. Yusra emporte dans la cuisine les assiettes, les plats et les restes du repas :

— Dieu pardonne à tous... Dieu est miséricordieux.

Elle finit de nettoyer la table, me regarde; je vois qu'elle a du khôl sur les paupières.

— On dirait que tu es fatigué, dit-elle en bâillant.

Ibrahim se lève, lui aussi bâille.

— Yusra t'a préparé notre chambre... Tu y dormiras, me dit-il.

J'étais certain qu'ils voudraient que je prenne leur chambre, comme la dernière fois. Je refuse tout net, et déclare d'un ton catégorique :

— Je dormirai ici.

Yusra ne comprend pas :

— Où ici? Sur le canapé?

— Tout à fait, sur le canapé; et je ne changerai pas d'avis.

Ils savent que je suis têtu, que si j'ai pris une décision, je ne reviens pas dessus, quoi qu'ils puissent faire; surtout quand il s'agit d'une question de cet ordre.

Ils échangent un regard. Ils ne disent rien.